Cair
FRC
9019

VIVENT LES PRINCES; OUI, VIVENT LES PRINCES; ET N'AYONS PAS PEUR.

Par un franc Royaliſte.

. . . . . quand le peuple eſt maître on n'agit qu'en tumulte. Le pire des états, c'eſt l'état populaire.

Corneille Cinna. act. 2. ſc. 1.

DE tous côtés on crie aux armes. De toutes parts on nous environne. Le glaive de la mort ſuſpendu ſur nos têtes nous permet à peine de reſpirer. Et vous délibérez, Pariſiens ! Seriez-vous donc inviolables, ou cuiraſſés d'une triple inſenſibilité ? Jettez les yeux ſur ceux qui vous entourent & vous ont aſſervis. Vous y reconnoîtrez les ennemis que vous avez à com-

Mf W 18046

battre. Des républicains, des patriotes, des jacobins, des députés, des monarchiens, des tyrannicides, la horde impure des Juifs, des Calviniſtes ligueurs ardens, des philoſophes aſſaſſins, les ſectaires de la conſtitution, & par-deſſus tout, des clubiſtes, enfans de tous les crimes : voilà, Pariſiens inſoucians, voilà les ennemis que vous recelez. Juſqu'à préſent, vous vous êtes conſidérés ſeuls. Il ſemble que le ſort de la France avoit été remis en vos mains. Vous vous êtes érigés en deſpotes, & à l'aide des chimères de la *liberté* & de *l'égalité*, vous avez enchaîné tous les Français, & établi le monſtre de la conſtitution ſur les débris du bonheur & d'une expérience de plus de quatorze cent ans. Il nous faut, maintenant, ſortir des ténèbres & de l'anarchie que vos députés ont étendues ſur le plus beau des royaumes. La contre-révolution eſt le ſeul remède qui puiſſe nous ſauver, l'excès de nos maux la rend inévitable. Mais, comment doit-elle s'opérer ? c'eſt à cette importante queſtion que nous devons rallier nos eſprits. Loin donc de nous cette diverſité d'opinions que les factieux cherchent à nuancer avec plus d'adreſſe, qu'un peintre habile ne cherche à varier & à fondre ſes couleurs. Plus donc de ces animoſités inteſtines, devant qui l'intérêt général s'abaiſſe & s'évanouit. Baniſſons loin de nous ces dénonciations injurieuſes que la tactique de nos ennemis ſut inventer pour nous immoler plus ſûrement. Loin de nous cette fauſſe crainte qui nous enchaîne. Que le ſentiment intime de notre malheur commun nous enflamme.

Si nous en croyons les députés & les jacobins,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

les clubiſtes & tous les valets de la conſtitution ; nous ferons la guerre aux princes, aux émigrés, à toutes les puiſſances voiſines, & pour nous familiariſer avec le ſang, nous allons porter d'avance le fer & le feu dans toutes les provinces. Déjà le ſignal eſt donné. La diſcorde ſecoue les torches de la guerre civile, & les ſcélérats qui ſiègent au manège, recueilleront *l'exécrable honneur d'une guerre civile*, qui a manqué aux vœux déſeſpérés de l'infame Mirabeau.

Mais, avant de ſervir les projets audacieux de vos deſpotes, Pariſiens & vous Français que j'implore, jettez avec moi un coup d'œil ſur les provinces, & avant de les ſacrifier, voyez s'il eſt encore un moyen de ſalut. Vous êtes trop près du théâtre pour ſentir les horreurs de la ſcène. Les mouvemens des acteurs vous échappent. Les reſſorts qu'ils font jouer, vous ne pouvez les voir. Ce n'eſt que dans l'éloignement que l'on peut juger ſainement cette atroce tragédie, dont on vous a fait & les acteurs & les témoins.

Depuis long-tems, les philoſophes ſappoient le trône & l'autel. Diviſés en pluſieurs ſectes que le tems ne me permet pas de démaſquer, ils s'étoient répartis tous les moyens d'intrigue & de perverſité que la corruption ſait mettre en uſage. *Le bonheur du peuple* fut, tout à la fois, le ſignal & le ralliement, le maſque & la couleur de leurs deſſeins. Plus de quarante années furent employées à jetter les fondemens de leur rébellion. Que ne puis-je énumérer ici les brochures, les pamphlets, les ouvrages qui préparoient au ſyſtême de la philoſophie, avec autant de ſoin, qu'un médecin habile ſait préparer un malade imaginaire à des maux qui le minent,

le consument & délabrent sa foible existence ! La scène seroit occupée tour à tour par les jansénistes, les économistes, les incrédules, les encyclopédistes, les Patriotes..... Les uns diroient que les rois sont le fléau des peuples, leur autorité un despotisme. . . . . Les autres s'attacheroient à l'impôt. Ceux-ci prendroient un front austère, pour faire croire aux diatribes qu'ils lanceroient contre le saint siège & les prêtres. Ceux-là, plus vifs, appelleroient la religion un fanatisme. D'autres répandroient leur fiel sur les mœurs, comme une liqueur sale & visqueuse se répand sur une étoffe brillante, & ces liens de la société seroient tout à coup transformés en des préjugés incommodes. Enfin les loix elles-mêmes ne seroient plus que d'antiques rêveries, poison de la liberté & de l'égalité.

Tels étoient les combats livrés à l'opinion flétrie depuis long-tems, lorsque la convocation des états-généraux fut demandée. Un nouvel ordre de choses se développa alors. On vit Necker, l'enfant des philosophes, zélé disciple de Calvin, docile à ses maîtres, influencer, jusques dans les provinces les plus reculées, le choix que le peuple devoit faire. D'une main débile & incertaine, on le vit soutenir les rênes d'un gouvernement chancelant. D'Orléans, affaissé sous le poids de ses crimes, s'avança vers le ministre adoré. *Louis XVI* & *Antoinette* devinrent les victimes qu'il falloit immoler, elles le furent en effet. La noblesse & le clergé furent ensévelis sous la même tombe. Eh ! Comment ces deux corps auroient-ils pu résister ? Tous les élémens de l'opinion, tous les miasmes de la corruption étoient lancés contre eux. Mais le

Dieu de la finance, *dépopulariſé* au moment où il eſſayoit de placer, ſur la tête de Philippe, la couronne de Henri IV, fut précipité par la faction, dont il n'étoit que le prête-nom. Et comme le châtiment ſuit le crime de près, *Necker* ſemble n'avoir brillé quelques inſtans, que pour diſputer à Cromwel l'horrible avantage d'avoir détrôné ſon Roi.

A cet époque, les clubs, nés dans les délicieuſes contrées du Languedoc, de la réunion des proteſtans, ou plutôt des Calviniſtes, furent naturaliſés à Verſailles, ſous le nom de comité des *Bretons*. La voix tonnante de Mirabeau commanda dans toute la France de pareilles aſſemblées, qui, comme une vermine incommode & dégoûtante, pullulèrent au point que le royaume en eſt ſurchargé. C'eſt de ces repaires, que ſont parties ces exécutions ſanglantes, ces incendies, ces pillages, ces fruits du *plus ſaint des devoirs*, qu'un Lameth canoniſoit à la tribune de l'aſſemblée, avec plus de fierté & de ſuccès, que le vertueux Cazalès, lorſqu'il ſoutenoit avec une intrépidité digne de l'ancienne Rome, les droits du trône & de l'autel.

Mais une troupe effrayante conduite par un fade général, s'avance à grands pas. L'aſtre brillant du jour fuit loin de nous, & commande à la nuit d'envelopper de ſes ombres, les forfaits qui vont teindre de ſang les exécrables journées des cinq & ſix Octobre 1789..... Vous l'avez vu, Pariſiens, vous en avez palpé les détails. Necker, ſa femme & ſa fille rodoient dans la demeure de nos Rois, avec la ſérenité, que dis-je, avec la joie féroce d'un Cannibale qui danſe autour du bûcher de ſon ennemi.

D'Orléans & Mirabeau excitoient leurs phalanges impures, Lafayette repoſoit au ſein des furies, tandis que la fille de Marie-Thérèſe, échappée au fer des brigands qui vouloient enſanglanter ſa couche, fut contrainte de ſe jetter dans les bras de ſon époux ; & d'y cacher ſes frayeurs pour calmer la terreur du meilleur des rois.

Quelle ſcène ſuccède à cet incroyable forfait ! Louis, ſa compagne & ſon auguſte famille ſont traînés dans un char ignominieux, entourés de piques & de bayonnettes, ayant devant leurs yeux le ſpectacle déchirant des têtes, preſque animées encore, de leurs gardes fidèles. .... Un lugubre ſilence les conduit, ſous une voûte d'acier, à cet hôtel fameux de tout tems, pour avoir été le réceptacle des rebelles. Là, *Bailly* fait arborer à ſon Roi le ſigne de la révolte. C'eſt ainſi qu'on vit autrefois, en ces mêmes lieux, *Marcel* couvrir la tête du Dauphin du chaperon des conjurés.

Que d'horreurs j'aurois à retracer, ſi je voulois reproduire tous les faits qui ont ſuivi cette cataſtrophe ! Mais d'autres ſoins m'appellent. La captivité du petit fils de Henri IV eſt trop énergiquement connue, pour que je veuille même l'eſquiſſer. Toutes les actions des députés ſont un enchaînement inconcevable de crimes. Ce n'eſt que pour les conſolider, qu'ils vous invitent à prendre les armes. Quelles ſont les victimes qu'ils déſignent ? Voilà ce qu'il faut conſidérer. Les premières, ſont les têtes chéries qui ont hérité du trône. Les ſecondes, ſont cette nobleſſe qui en étoit l'ornement & l'appui ; ces prêtres qui, en ſoutenant l'autel contre les aſſauts de l'impiété & de l'immoralité, ſoutenoient également le

trône du fils aîné de l'égliſe. Viennent enſuite ces Français qui, reſtés fidèles à la religion de leurs pères & à leur Roi, ſont le rempart de la foi & de la royauté. Ce n'eſt point dans Paris ſeul qu'ils exiſtent. Ils ſont épars dans toute la France. Ils gémiſſent dans les grandes villes, comme dans les cités du moyen ordre & dans les campagnes. Combien errent au loin, & ne doivent un reſte de vie, qu'à la généroſité qui les recueille. *L'Allemagne* & *l'Eſpagne* ſemblent être devenues un nouveau territoire français. C'eſt dans les champs de l'ancienne Germanie, berceau des Francs, que ſont réunis les illuſtres fugitifs que des décrets meurtriers ont chaſſé de leurs foyers. C'eſt là que les *Comte de Provence*, les *d'Artois*, les *Bourbon*, les *Condé* méditent le retour du calme & de l'ordre, la réintégration du Roi, leur frère, & le rétabliſſement du trône de leurs pères. C'eſt là qu'on voit rangés ſous les drapeaux de l'honneur, les chevaliers deſcendans des héros qui jadis illuſtrèrent la France. C'eſt là que les bourgeois, même les cultivateurs amis de la patrie, ſe ſont rendus pour combattre les factieux qui nous déchirent. Et ce ſeroit contre ces mêmes hommes, que les députés, les clubs voudroient porter les armes ! Ah ! Périſſe mille fois l'aſſemblée ! Périſſe la France elle-même, plutôt que de nous couvrir d'un tel opprobre ! L'excès de nos maux eſt tel que nous n'en avons pas même le ſentiment.

Vous avez fait la révolution, Pariſiens, vous l'avez preſque conſommée ; votre rage s'eſt propagée avec la rapidité de l'éclair dans les provinces qui n'ont malheureuſement que trop ſécondé vos efforts. Mais, l'illuſion eſt diſſipée.

Targuez-vous du malheureux honneur d'avoir renverſé la royauté, la religion, les loix, les mœurs.... Repaiſſez-vous de la ſtérile eſpérance d'un bonheur enté ſur le crime. Que l'air retentiſſe de vos chants d'une allégreſſe brutale. Inſtituez des fêtes civiques. Cachez, ſous l'appareil des guerriers, les lambeaux de la pauvreté qui vous opprime. Maſquez votre détreſſe, ſous un front que ronge le ſouci, ou que rougit le déſeſpoir. Dépoſez vos chagrins aux pieds d'un théâtre où les ornemens ſacrés de notre religion décorent des femmes impures & ſont par elles prophanées, & où les ſignes, les cérémonies de notre culte ſont tournées en dériſion. Allez puiſer aux pieds d'un vil hiſtrion, les maximes des régicides. Courrez vous électriſer dans un club, ou aggraver votre indigence dans un tripot..... J'y conſens. Votre cité eſt devenue le cloaque du venin qui a gangrené ma patrie. Vous n'avez de courage que pour commettre le crime. Oui; le crime ſeul, à vos yeux, a des attraits. Mais ne ferez-vous pas un généreux retour ſur vous-mêmes?

On nous avoit promis *ſûreté* & *proſpérité*. Quel a été l'effet de ces faſtueux engagemens? Vous le ſcavez. Des châteaux ont été incendiés, & vos députés ont ſouri aux flammes qui réflétoient ſur leur loge. Des aſſaſſinats ſans nombre ont été commis. Et vos députés ſe ſont écriés: *Ce ſang étoit-il donc ſi pur?* Des papiers ont été ſubſtitués à un numéraire qui ſe répandoit comme une onde bienfaiſante, & ſe diviſoit en canaux vivifiants. Et vos députés, loin de gémir ſur les beſoins qui augmentoient le prix de l'argent, & diminuoient la valeur de leurs chiffons papyracés, ont eu l'inſolence de dire que l'argent

gagnoit. Déjà, les biens arrachés au clergé, ſont paſſés par la filière du manège, & vos députés enrichis ſe ſont retirés paiſiblement, en vous prouvant qu'ils n'avoient point de compte à rendre. D'une main, ils ont lâché la liberté, mais de l'autre, ils ont édifié un comité des recherches anéanti, puis rétabli ſous le titre de ſurveillance, qui préſidé d'abord par un Voidel, a été enſuite livré à un Fauchet. C'eſt de là, que partent ces décrets d'accuſation qui décèlent l'eſprit d'inquiétude & d'inquiſition qui dirige le manège. C'eſt de là, que partent ces lettres de cachet qui ſéparent le père de ſon fils, arrachent l'époux à l'épouſe, & meublent d'innocens les cachots de l'abbaye & les priſons d'Orléans. Quel Français, ſous cet infernal régime, peut ſe dire en ſûreté dans ſes foyers ? Les députés ſont ſoutenus par des clubs inquiſiteurs, dont l'occupation chérie, eſt de flairer tous les citoyens & toutes les réputations, pour s'attacher comme des vautours à ceux qui n'exhalent pas l'odeur cadavéreuſe de l'amour conſtitutionel. Viennent des municipes qui reſtent oiſifs au milieu des inſurrections. Les *ſans-culottes* ſeuls obtiennent les faveurs de la liberté. La volonté du peuple, dit-on doit être reſpectée. Tout frémit à ce mot, tout front s'abaiſſe, & le deſpotiſme populaire, érigé en maximes devient la loi qui met ſous la ſauve-garde du premier occupant, la propriété de chaque français. Eſt-ce donc là cette *ſureté*, que l'on nous avoit tant exaltée ? Bientôt il ne ſera permis à aucun de nous de ſortir de ſa maiſon, ſans avoir un paſſeport. L'impolitique décret qui vient d'être rendu tout dernièrement & qui aſſujettit tout voyageur à porter, pour ainſi dire, dans ſes

mains la preuve de son existence *constitutionelle*, étoit le dernier ressort que les députés eussent à faire jouer, pour aggraver notre malheureuse position. Et l'on appelleroit cela *sureté* ! Oui, c'est la sureté donnée au voyageur dévalisé, par le voleur qui lui prête le mot du guet qui doit le conduire jusqu'à la sortie du bois. Dites-moi, vous propriétaires, vous négocians, vous marchands de tout état, vous citoyens pacifiques, dont l'insouciance n'entre pour rien dans les complots des scélérats que vous craignez, dites-moi, si vous vous livrez avec tranquillité à vos occupations ? Dites-moi si le soin de votre existence, de vos femmes, de vos enfans, de vos proches, n'est pas pour vous un tourment sans cesse renaissant ? Lequel d'entre vous, en se confiant au sommeil, peut se promettre au lendemain de revoir le soleil ? Lequel d'entre vous peut se dire : ce soir je retrouverai mon épouse, je serai encore réuni avec ma famille ? L'existence n'est plus le bien que de ceux pour qui la vie est un fléau. La *sureté* n'est plus que pour ceux qui ont eu le soin de briser le sceptre des loix.

Veut-on s'étendre sur la *prospérité ?* J'en appelle au peuple. Mais, ce n'est pas à ce peuple dégénéré qui fait les honneurs des séances de l'assemblée. Ce n'est pas non plus à ce peuple payé jusqu'à quatre livres par jour pour perpétuer les insurrections. Ce n'est pas encore à ce peuple gagé pour assaillir les magasins des négocians, ni à ce peuple, objet autrefois des censures & de la rigueur de la justice. C'est au contraire, à ce peuple doux & modéré qui n'est heureux qu'en raison de son travail. C'est à ce peuple fatigué sous le joug des assignats. C'est à ce peuple vertueux, qui opprimé sous le poids des

patentes, des impôts mobiliers, peut à peine se ménager un morceau de pain. A ce peuple que l'espoir d'un sort plus heureux tient suspendu sur le bord du précipice. C'est ce peuple que j'interroge. Il ne sait pas mentir. C'est à lui de me dire, si à Paris, si dans la province, la prospérité s'est répandue avec la facilité que l'assemblée avoit annoncée. Mais, je vous quitte pour un instant, Parisiens; la vérité a fui trop loin de vous, je ne la puis retrouver que dans les provinces.

Quelles ont-elles été? Le bonheur animoit les campagnes. Des maisons abondantes les enrichissoient. Des impôts bien répartis, seulement quelques légers abus aisés à supprimer, étoient les seules charges qui les grévoient. Ce bonheur réfluoit sur les villes, d'où il se répandoit sur Paris. Cette ville superbe étoit le rendez-vous de toute la France, je pourrois dire de l'Europe. Toutes les richesses des provinces venoient s'y perdre, & alimenter le luxe que l'on savoit y étaler. En échange de leurs productions ou de leurs fortunes, les François ne rapportoient que des vices. Vous étiez heureux alors, Parisiens, & avec vous la France entière, le front radieux du Citadain, l'antique bonhomie, la richesse provinciale contrastoient, il est vrai, avec l'élégance du petit maître, l'arrogance du faste & la simplicité des parures. Mais cet âge étoit celui du bonheur, j'aime à le répéter. Mais ce siècle n'étoit pas celui des Tribuns.

Que sont maintenant les provinces? Ce spectacle est déchirant, & cet aspect assombrit l'ame franche & loyale des amis de la paix.

Il semble que la commotion donnée aux esprits, aux opinions & aux sentimens, ait dû être plus violente dans ces contrées que par-tout ailleurs.

La défiance peinte sur les visages, siège dans les cœurs comme sur les lèvres. La liberté n'a flotté sur les têtes que comme l'orage qui frappe les moissons. L'image de la divinité, l'homme s'y reconnoît encore; mais dépouillé de ses attributs. Les idées y sont renversées en tout sens. Comme les esprits y étoient plus purs, que la philosophie y avoit fait des ravages moins sensibles, la confiance étoit d'autant plus grande dans l'ouvrage des députés, que tous les objets y étoient vus sous ce jour qui ne les dénature pas. L'ordre antique y étoit respecté dans son entier. A côté paroissoient les abus, mais le remède étoit auprès. Des réformes simples & non destructives, voilà ce qu'on attendoit. Combien on a été déçu! A l'instant où la licence corrompit les cœurs à Paris, semblabe à l'éclair qui annonce la foudre, le même esprit fanatisa tous les êtres. L'autorité muette & immobile au milieu de tant de fracas, hâta la défaite. On but dans la coupe de la nouveauté, & l'orgie produisit une ivresse totale. Les clubs saisirent l'àpropos, & bientôt ils se firent le peuple. Quelques factieux, travaillés par les écrits du jour, montèrent sur les treteaux pour le haranguer. Ebloui par un langage nouveau, inoui jusqu'à lors, le peuple crédule & confiant leur remit ses intérêts. De là, les adresses d'adhésion, de félicitations, ces pétitions audacieuses imaginées à Paris, & renvoyés des provinces, comme la marque d'un assentiment général. De là, ces forfaits qui souillent les annales de la France. De là, cette haine vouée aux ministres de la religion, ces tourmens qui les accablent, cet esprit de révolte, qui du nord au midi, de l'orient à l'occident, agite le royaume, & en fait le plus monstrueux des gouvernemens.

Cet état seroit-il naturel au peuple? l'expérience nous dit que non.

Les décorations, les honneurs, les profits de la conſtitution ont ſtimulé les eſprits, & les ont en quelque ſorte ſoutenus dans cette lutte pénible. L'homme s'étoit, pour ainſi dire, conſolé d'avoir été holocauſté par la conſtitution. Il partageoit ce malheur avec tant de milliers de ſes ſemblables, que c'etoit pour lui un devoir de ſe roidir contre l'infortune. La ſenſibilité d'abord l'avoit fait patriote, le déſeſpoir l'avoit encouragé, l'eſpérance l'attachoit ; mais la déception lui a inoculé le beſoin de la vengeance. Des ruines en tout genre amoncelées devant l'autel de la plus pernicieuſe philoſophie, ſont ſortis tout à coup ces genies ſublimes qui ont éclairé l'œuvre des députés. On diroit que le même eſprit ſubdiviſé à l'infini, a éclairé au même inſtant les hommes de tous pays, & a tourné leurs talens vers le foyer qui nous avoit incendiés. Comme la ſéduction n'avoit point encore germé aſſez profondément, le moment de s'inſtruire n'a point paru ſans fruit. C'eſt alors que ſe ſont développés ces grands principes de la ſouveraineté, de la religion & des loix qui ſembloient enſévelis dans la nuit du ſilence. L'intérêt eſt venu ſe joindre, & le peuple enfin a ſenti combien les députés s'étoient écartés de la ſageſſe de leurs mandats.

Il n'étoit pas aiſé de les y rappeller. Le coup étoit porté : il falloit ſe ſoumettre. Combien de ſermens ont été lancés contre le Ciel, & que le cœur déſavouoit ! Les hommes honnêtes ont déſerté les aſſemblées, & laiſſé les places en proie à la rapacité des ſerviles adorateurs de la conſtitution. Tout avoit l'apparence d'une conſolidation généreuſe, lors que des décrets meurtriers ſont venus ſapper les fondemens de ces nouvelles iniquités. Les prêtres ſurnageoient au milieu de la

tempête, quand nos modernes Licurgues ont imaginé de nouveaux ſermens. Alors la voix de la religion eſt ſortie de ſa captivité. Ils ont lutté avec héroïſme contre tous les écueils de l'impiété. Telle eſt l'époque à laquelle les choſes ont pris une face différente. En élevant l'homme vers la divinité, la religion a aggrandi ſes vues. Le voile de l'illuſion s'eſt déchiré, & la vérité a pris la place de l'erreur. L'homme s'eſt interrogé, & le réſultat de cet examen a été que le régime inventé par l'aſſemblée ne pouvoit ſe ſoutenir. De quels dégoûts n'ont pas été frappés ces hommes vertueux pour qui la paix eſt le premier des biens. Voilà la première ſource des émigrations. Le défaut de ſureté, les dénonciations, les accuſations menſongères, les proſcriptions en ont hâté les progrès. L'inſubordination des troupes agitées par une tactique encore inconnue a chaſſé les militaires, ſoutien de la France. La rareté du numéraire, le défaut d'états ont ſuſpendu les travaux. Le peuple alors a reconnu que ſes *ſoi-diſans amis* n'étoient que des traîtres qui s'enrichiſſoient du ſuc qu'ils avoient l'art d'exprimer. Une nuée de papier-monnoie a couvert la France comme une lèpre, & le pauvre a vu diſparoître juſqu'au cuivre qui faiſoit ſa richeſſe. Alors les impôts ont ceſſé d'être payés, & bientôt une réſiſtance générale apprendra à l'Europe que le plus riche, le plus peuplé & le plus fécond des états, pourroit à peine produire de quoi remplir la maſſe dont on a grèvé les propriétés. Des agioteurs de *toute couleur* ont ſubdiviſé les aſſignats. Le plus entreprenant s'eſt arrogé le droit de battre monnoie, & au milieu de ce déluge les denrées ont ſubitement hauſſé de prix. Comment le pauvre peut-il y atteindre ? A peine s'il peut trouver dans ſon travail la groſſière

ſubſiſtance de ſon indigente famille. Les objets de première néceſſité, il ne peut les aborder, faute de monnoie. Les vêtemens auſſi ont doublé de prix, & telle eſt la poſition effrayante de la province & des campagnes, que bientôt la force ſeule décidera des propriétés.

J'ai affoibli mes traits : mais quel ſera le ſort des provinces ? Les horribles événemens qui ont bouleverſé la plus belle des contrées, le Comtat ſi célèbre par les chants de Pétrarque, nous le préſagent. Nos iſles ſi fertiles, maintenant déſertes nous l'annoncent. Les émiſſaires de la *propagande* répandus par toute la France, y ſecouent déjà le flambeau de la guerre civile. Les prêtres ſont les premières victimes que le couteau des *Jacobins* doit ſacrifier. Il en eſt une autre.....que des *Ravaillac*..... Je n'oſe achever. Les Républicains ont fondu leur ſyſtême avec celui des Jacobins. Leur *humanité*, leur *patriotiſme* ne leur commande que des aſſaſſinats. L'ame de Jacques-Clément eſt ſortie du Tartare pour les animer.

A l'inſtant ou l'état ſuccombe ſous la dette la plus énorme, les députés ont armé toute la fange du Royaume, pour l'oppoſer aux noms illuſtres que leur décrets ont fait fuir. Qui oſeroit calculer la dépenſe que cet armée occaſionne ? Qui oſeroit ſe promettre des ſuccès, quand on connoit la cauſe qu'ils défendent, & les hommes qui les commandent ? Par-tout où ils ont paſſé, ils ont laiſſé des traces de leur indiſcipline. Des temples démolis, des vierges inſultées, des prêtres outragés, voilà les exploits qui les conduiſent à la victoire. Les ſénateurs français ſe repoſent ſur les troupes de ligne : mais jamais ces braves guerriers ne connurent d'autres ennemis que ceux de leur Roi.

L'honneur, l'honneur français s'eſt caché dans leur cœur. Ils conſerveront long-tems le ſouvenir de ces injures, que des traîtres leurs adreſſent journellement du haut d'une tribune, où ils s'enveloppent de l'inviolabilité, pour inſulter à ces vertueux éleves des *Saxes* & des *Condé*. Jamais les vainqueurs de Fontenoy ne furent des rébelles. Nos legions ne connoiſſent d'autre ſerment que *Dieu*, leur *Roi*, leur *épée*. Eh! Comment pourroient-ils d'ailleurs tourner leurs armes contre le petit fils du grand Henri, & les deſcendans de ces généraux qui les couvrirent autrefois de lauriers? La loyauté fut toujours la compagne de la valeur. Que les factieux n'eſpèrent pas faire mouvoir à leur gré nos armées, avec la même facilité qu'ils commandent aux ſicaires de l'aſſemblée. Le ſentiment intime ne les animera jamais au combat. Pourroient-ils ſoutenir la cauſe de la révolte, ſervir des conjurés, plonger leurs armes dans le ſein de leurs princes, de leurs généraux, de leurs officiers, que dis-je! de leurs frères, de leurs amis. Que les Jacobins, que les Républicains ſe bercent de cet eſpoir. Laiſſons les verſer en idée le ſang illuſtre des princes français. Laiſſons les crier aux armes. Laiſſons les s'entourer des phalanges que le deshonneur amoncelle ſous ſes drapeaux flétriſſans. D'autres ſoins nous appellent : ceſſons ces débats ſcandaleux qui produiſent l'animoſité. Faiſons trêve à cette guerre d'opinions qui a débilité nos ames. Que le beſoin de la paix les ranime. Formons une ligue ſalutaire qui en impoſe à nos ennemis. Je n'entends pas ces Français, ces infortunés que des loix atroces ont chaſſé loin de leurs foyers. Je n'entends pas ces prêtres malheureux à qui on envie le reduit qui les garantit des injures

de

de l'air, à qui on arrache la subsistance, que l'on entasse dans des cachots, à qui on dispute un reste de vie. Je n'entends pas ces Français restés fidèles & qu'on abreuve d'ignominie : mais ces rébelles connus sous tant de noms, & qui forment entre eux autant de sectes, qui se sont divisé le royaume, afin de le mieux dévorer. Parcourez tous les rangs depuis l'assemblée jusqu'aux *sans culottes*, & vous connoîtrez ceux que je vous peins. Voilà nos vrais ennemis. La guerre qu'il veulent porter au de là du Rhin, n'est qu'un *mezo termine* échappé à ces forcenés, pour nous engager tous dans les filets de la guerre civile. Rappellez-vous les massacres de la St. Barthelemi, dont les Calvinistes, cette exécrable race, firent à juste titre seuls tous les honneurs ; les horreurs de la ligue dans laquelle on vit des mères alimenter leur faim des membres bouillis de leurs enfans ; voyez les restes fumans de nos isles ; les habitations détruites, la terre jonchée de cadavres de nos colons, le sang des Avignonois qui demande au Ciel un vengeur, le viol, le parjure, les incendies exécutés à la voix des *Jourdan*, des *Tournal*, des *Bouche*, des *Mulot*, des *Brissot*, des *Condorcet*..... Soutenez ce hideux spectacle, si vous en avez la force, Parisiens, & vous tous français, tel est le sort qui vous attend. Le midi de la France est déjà en feu, par-tout les temples de l'éternel sont abîmés, les sépulchres des morts sont violés, leurs ossemens épars appellent un peu de terre. Voilà le prélude, le simulacre de *l'humanité*, *du patriotisme* des brigands législateurs à dix-huit livres par jour. Non, l'assemblée n'est plus qu'un sénat de conjurés, qui pèsent le crime dans la balance de la *liberté*.

Allez maintenant dévaster les rives du Rhin.

Adulez encore le syſtême pervers qui a démuſelé l'anarchie, pour entraver le bonheur dont nous jouiſſons. La France n'eſt plus où ſiège ce compoſé d'hommes perdus en tout genre, d'avocats ſans honneur comme ſans talens, de prêtres idolâtres, de juges iniques, de clubiſtes tarès; la France eſt là où l'élite de la nation gémit en ſilence ſur ſes débris. L'espérance les conduit, l'honneur les ramene. Hâtez vos pas, illuſtres libérateurs. Louis eſt dans les fers, ſeuls vous pouvez les briſer.

Faites donc, Pariſiens, faites un retour ſur vous-mêmes. Déjà vous déſirez intérieurement le retour de vos princes, de la nobleſſe & de tous les Français anéantis juſqu'à préſent ſous les traits de la *liberté* & de l'*égalité*. Que l'air retentiſſe au loin de vos acclamations. Que des cris répetés de *vivent les princes* annoncent enfin à l'Europe étonnée que vous êtes ſortis de votre inſouciance léthifere. Vous eûtes autrefois du courage. Avec quelle ardeur ne vous vit-on pas franchir les murs de la Baſtille? Cette conquête ſi facile vous auroit-elle donc énervés? Que d'audace vous fîtes briller dans ce jour où votre Roi devint votre priſonnier! La honte qui vous pourſuit depuis ce jour fameux à jamais, vous auroit-elle anéantis? Quoi! vous ſeriez dociles à la voix d'un *Pethion*, d'un *Manuel*, d'un *Danton*... & les maux ſans ceſſe renaiſſans qui vous déchirent, ne pourroient vous émouvoir!

Ah! j'aime à me perſuader que par-tout vous n'attendez que le ſignal pour ſecouer vos chaînes. J'ai vu un rayon de joie chercher à ſe repoſer ſur vos fronts, lorſque notre infortuné monarque a oppoſé ſon *veto* bienfaiſant ſur ces impolitiques décrets qui pourſuivent les émigrés & les lévites du Dieu de la France. J'ai vu *Louis* plus grand

dans sa prison que sur son trône, se jetter entre les factieux & ses frères, & offrir son corps au fer qui vouloit les percer. J'ai vu *Louis* braver les hurlemens qui frappent jour & nuit les barreaux de sa prison pour surprendre sa sanction, se dépouiller de son manteau royal pour en couvrir les prêtres. J'ai vu les frémissemens désespérés de la rage impuissante respecter ses volontés..... Je ne désespère donc plus du salut de ma patrie. Déjà l'aurore se leve de ce beau jour qui nous ramenera le calme & le bonheur. Déjà ils flottent dans les airs les drapeaux de la victoire. Sur le casque de d'Artois brille le panache du vieux Henri. Le vainqueur de Friedeberg s'avance non comme un guerrier qui subjugue, mais comme un ami qui prodigue des secours.

Que les sectaires de la propagande disperses çà & là répandent leur pernicieuse doctrine, l'impression est faite, & l'opinion n'est plus. Le gouvernement populaire a révolté tous les esprits. Ne choisissons plus les moyens de le détruire ; toutes les armes sont bonnes. La rage des vociférateurs soudoyés par l'assemblée pour vanter dans leurs feuilles les poisons de la liberté & de l'égalité, est maintenant impuissante. Leurs discours, leurs efforts ne sont plus que les vaines clameurs d'un assassin convaincu qui proteste de son innocence à l'instant même où il franchit l'échaffaut. Leur intérêt particulier est ce qu'ils mettent à la place de l'intérêt général. Périsse la France, pourvu qu'ils échappent aux châtimens qui les menacent. C'est leur désir & leur besoin. Ils désespèrent d'une clémence dont il ne sont plus dignes. C'est à force de forfaits qu'ils prétendent assurer leur grace. Loin donc de vous prêter faciles à leurs ordres, oppo-

723

sez, Français, une résistance vigoureuse à leurs efforts. Il vous faut une contre-révolution; mais laissez en la gloire aux princes & aux émigrés. Disons que s'il faut la guerre, nous devons désarmer les rébelles enfermés dans nos murs. La victoire suivra de près l'attaque. Eh! Qui jamais en effet combattit pour une plus belle cause? Il s'agit de rendre la liberté à notre roi, de le replacer sur le trône de ses pères. Il s'agit de nous dépouiller du surnom de peuple géolier que l'univers nous a départi. Il faut ramener la paix dans notre patrie, il nous faut secouer le joug de ces infames loix à qui, dans un moment de frénésie, nous avons juré fidélité sans les connoître. Il faut enfin ramener un peuple égaré.

Toutes les puissances de l'Europe liguées contre la France ne sont pas des ennemis à combattre, mais des amis à accueillir, & dont les armes nous protegent. Princes généreux, dont le malheur a aggrandi les vertus, vous *Monsieur*, vous *d'Artois*, vous *Condé*, vous tous dont le crime fut d'être fidèles à votre Dieu, à votre Roi, puisse ma foible voix être de vous entendue! Les armes que nous portons, vous frayeront le chemin de la victoire. *Vivent les princes*; *oui*, *vivent les princes*. Voilà le mot de ralliement peint sur nos drapeaux, & le cris de nos cœurs.

A PARIS, de l'Imprim. des Royalistes, Mars 1762.